



LAST GIRL FIRST : LA PROSTITUTION EST RACISTE, SEXISTE ET CLASSISTE !



On le disait depuis longtemps, l'étude Last Girl First le démontre, faits et chiffres à l'appui : la prostitution est un système d'oppressions croisées, entre sexisme, racisme et oppression de classe. Avec ce rapport de 200 pages rédigé par Hema Sibi de CAP international, qui contient plus de 500 références, de multiples interviews et citations d'expertes et de survivantes, le doute n'est plus permis.

Non seulement la prostitution est une violence en soi, mais en plus, elle cible les populations les plus discriminées pour les destiner à subir cette violence. Le système patriarcal s'est trouvé à cet

égard des alliés : l'impérialisme, le colonialisme et plus récemment l'ultralibéralisme. La colonisation à grande échelle qui s'est opérée pendant des siècles du fait des Européen·nes, a légué au monde un système de fonctionnement qui sert les réseaux de traite et d'exploitation sexuelle. Il a laissé des populations exsangues, leur culture détruite, et sans autre ressource que de condamner ses filles et femmes à subir la prostitution.

En recueillant à travers le monde, auprès d'expertes, de survivantes, en utilisant des dizaines d'études internationales, des données et des faits et en les réunissant en un seul document, CAP international donne un élan nouveau et un axe majeur de la compréhension du système de violences prostitutionnelles. Nous en faisons la synthèse dans ce dossier spécial, en attendant la sortie de l'étude en France très prochainement.

Dossier réalisé par Sandrine Goldschmidt

NB : tous les chiffres, études et citations de ce dossier sont issues de Last Girl First

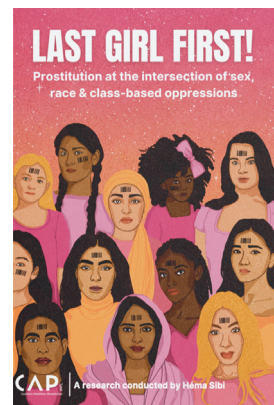
POURQUOI LAST GIRL FIRST ?

Le concept de « Last Girl First », mettre au premier rang la dernière fille, a été inventé par la militante, professeure et journaliste Ruchira Gupta qui travaille en Inde, via son ONG Apne Aap, auprès des victimes de prostitution.

Le concept s'inscrit dans les luttes anticolonialistes et post-coloniales. Il prend racine dans la vision de la libération du « dernier né » : « l'Antyaj » de Ambedkar ou « l'Antiodaya » de Gandhi (l'élévation des personnes qui sont les dernières).

Privées des droits les plus basiques et d'opportunités, les « last girls » sont les filles et les femmes dont la société accepte qu'elles soient vendues et achetées dans le système prostitution.

Il s'agit donc de les remettre en tête des priorités de nos politiques.



LES PLUS MARGINALISÉES SURREPRÉSENTÉES DANS LA PROSTITUTION

Où que notre regard se porte les observations sont les mêmes : dans chaque pays, région, continent, ce sont toujours les femmes et les filles issues des communautés déjà marginalisées qu'on retrouve de façon disproportionnée dans le système prostitueur.

LES FEMMES ET LES FILLES AUTOCHTONES

Selon Jackie Lynn, co-fondatrice de Indegenous Women against The Sex Industry, « *les femmes autochtones, dont beaucoup ont été placées pendant leur enfance, sont surreprésentées dans la prostitution. La prostitution n'a jamais fait partie de notre mode de vie. Je ne crois pas que les femmes autochtones à l'époque, ni celles d'aujourd'hui aient envie de se faire baiser par des étrangers, quelle que soit la quantité d'argent qui passe entre leurs mains. (...) pour reprendre les termes d'une survivante, "nous ne choisissons pas la prostitution, c'est la prostitution qui nous choisit".* » (...)

Les communautés autochtones représentent près de 5 000 peuples distincts dans le monde, soit 370 millions de personnes dans 70 pays, nous apprend l'étude *Last Girl First*.

Alors qu'elles représentent 5 % de la population mondiale, elles sont 15 % des personnes les plus pauvres du monde, rendues vulnérables au système de la prostitution.

Aujourd'hui, les femmes et les filles de ces communautés sont frappées par des discriminations structurelles et systémiques héritées de la colonisation. Dépossession des terres, violence sexuelle, hypersexualisation des femmes et des filles, incarcération de masse, éradication de la culture, pauvreté, racisme et traumatismes intergénérationnels contribuent à leur vulnérabilité.

Au Canada, aux États-Unis, sur l'île d'Hawaï, en Australie, en Inde... partout, les chiffres sont effarants : elles sont souvent majoritaires parmi les femmes en situation de prostitution, alors qu'elles sont ultra-minoritaires dans la population.

Ainsi au Canada, alors qu'elles représentent moins de 4 % des femmes canadiennes, elles constitueraient plus de 50 % des femmes prostituées dans les villes de l'Ouest. Sur l'île

d'Hawaï, alors que 34 % de la population totale est autochtone ou métisse, l'étude « Sex Trafficking in Hawai'i » évoque que 64 % des victimes de la prostitution interrogées s'identifient comme natives, etc.

Au Tibet, où la Chine a mené une politique intense de néocolonisation (la population chinoise y est plus nombreuse que la population tibétaine), la demande masculine d'actes sexuels consécutive à la marginalisation de la population tibétaine a eu un impact immédiat sur la mise en prostitution de Tibétaines. En 1998, le nombre de maisons closes dans les 18 rues principales de la capitale Lhasa était estimé à 658... En 2005, à 1 600.

ISSUES DES MINORITÉS ETHNIQUES, RACIALES ET RELIGIEUSES

Les minorités historiquement discriminées sont aussi surreprésentées dans la prostitution.

Une évaluation aux États-Unis de 2008 à 2010 montre que 40 % des victimes de traite sont des filles afro-américaines, 84 % viennent des comtés les plus pauvres du Sud-Est du pays, 60 % sont des enfants placés.

Dans l'Union européenne, la minorité rom est la première victime de racisme... mais aussi de prostitution, en particulier en Bulgarie, République tchèque, Hongrie et Slovaquie. Les filles et femmes roms sont aussi exploitées en Allemagne, en France ou en Irlande où elles représentent jusqu'à 90 % des femmes victimes de prostitution dans certaines villes de ces pays.

Au Liban, les réfugiées syriennes, la minorité Dom... en Thaïlande, les femmes des tribus Hill, dont beaucoup ont fui des zones de conflit... partout dans le monde, c'est la même litanie.

.../...

« Notre société, notre système judiciaire et notre gouvernement considèrent tous qu'une fille naît dans la communauté Nat pour être vendue. Le gouvernement ignore mes larmes, la société pense que je dois être disponible sexuellement et que d'autres ont le droit de m'utiliser. Dès ma naissance, j'ai été préparée à la prostitution. Je n'ai pas été autorisée à poursuivre mes rêves d'aller à l'école, de développer des compétences nécessaires à un travail, de faire autre chose (...) »

Fatima Khatoon, issue de la communauté Nat, a été prostituée dès l'âge de 9 ans en Inde. Aujourd'hui survivante, elle est une leader militante aux côtés d'Apne Aap



UNE ARME DE GUERRE

La prostitution fait évidemment partie du continuum des violences contre les filles et les femmes utilisées comme arme de guerre : ainsi l'exemple des Yézidiennes qui ont été victimes d'un esclavage sexuel sans précédent par Daesh dans les années 2010. Ou au Cambodge, avec les femmes Rohingya, Karen, Mòns et Shans, victimes à grande échelle de violences sexuelles de l'armée. Nombre d'entre elles se sont retrouvées dans des « camps de sexclavage » pour militaires.

DES CASTES OPPRIMÉES EN INDE

Les femmes Dalit, la caste la plus opprimée en Inde, représentent 17 % de la population du pays. Elles sont les premières victimes de violences sexuelles et en dépit de lois passées en leur faveur, la culture de l'impunité pour leurs agresseurs perdure. Survivant dans des conditions inhumaines, stigmatisées et oubliées par la loi, elles sont souvent réduites à la prostitution et sont les cibles favorites des proxénètes et proxénètes.

Au Népal, la caste Badi, (des Dalits) qui fut une caste de musiciens et de chanteurs, a été marginalisée, privée de moyens de survivre. Elle est devenue quasiment entièrement dépendante de l'exploitation sexuelle des femmes et des filles. Socialisées dans la prostitution pendant leur enfance, initiées par leurs mères, elles sont violées souvent par des proxénètes dès l'aube de la puberté.

ÉTRANGÈRES, MIGRANTES ET RÉFUGIÉES

En Europe on estime le pourcentage moyen de migrantes parmi les femmes en situation de prostitution à 84 %, relate

l'étude. Elles sont principalement originaires d'Europe de l'Est, du Nigéria et de Chine. Ces dernières années, le nombre de victimes venues d'Amérique latine augmente. La plupart sont victimes du « système de la dette » qu'on exige d'elles pour « rembourser » leur voyage en Europe mais qui est un véritable système d'extorsion et d'emprise.

Au Liban et à Chypre, les femmes réfugiées sont les cibles privilégiées des réseaux via un système de « visa d'artiste ». Imaginant venir dans ces pays pour être serveuses, chanteuses ou danseuses, elles sont enfermées dans des maisons closes ou bars dans lesquels elles sont forcées à la prostitution.

Ghada Jabbour, de Kafa Lebanon, explique : « Des milliers de femmes migrantes, principalement de Moldavie, Ukraine,

Russie et Belarus, sont drainées chaque année dans l'industrie du sexe au Liban. Elles arrivent munies d'un « visa d'artiste » d'une durée de 6 mois, censé leur permettre de travailler dans des bars, et sont envoyées dans des strip-clubs. Leur passeport leur est immédiatement confisqué et les autorités leur demandent de signer un contrat avec les propriétaires des clubs qui

les placent en situation de dépendance ».

Au Nigéria, la prostitution n'est pas seulement transnationale. Le déplacement de 2,4 millions de personnes dans la région du lac Tchad a donné lieu à une mise en prostitution jusque dans les camps de réfugiées, révélée par Human Rights Watch.

Voici quelques exemples parmi d'autres cités dans l'étude, qui montrent bien qu'on ne parle pas de choix lorsqu'il s'agit d'entrer dans la prostitution, mais bien de l'exploitation des vulnérabilités cumulées et transversales.



Le concept de #LastGirlFirst, un des axes majeurs du 2^e congrès de CAP international en 2017 en Inde



LA PROSTITUTION INTERGÉNÉRATIONNELLE

Que signifie cette expression effrayante ?

En particulier dans certaines communautés discriminées en Inde et dans certains pays d'Asie du Sud-Est, une pratique traditionnelle veut que la prostitution se transmette de mère en fille. En Inde par exemple, des villes entières voient leur économie fondée sur la prostitution des femmes et des filles autochtones, comme celle de Nat Purwa dans l'Uttar Pradesh. Cela fait 400 ans que la prostitution y est considérée comme une tradition. Près de 70 % des 5 000 femmes qui y vivent seraient prostituées dès l'enfance. Dans la ville de Sagar Gram, ce sont 100 000 femmes et filles de la tribu des Bacchara qui sont en situation de prostitution. Certaines sont prostituées dès l'âge de onze ans.

Dans les quartiers rouges à Bowbaar ou Sonagachi, à Calcutta, des bordels sont dédiés spécifiquement à la prostitution intergénérationnelle. Les femmes y sont donc prostituées avec leurs filles, qui souvent sont nées dans le bordel.

DES VULNÉRABILITÉS TRANSVERSALES

Le système de la prostitution exploite les inégalités sociales, économiques et culturelles. Tout autant qu'elles peuvent précipiter l'entrée en prostitution, ces inégalités provoquent aussi le maintien dans le système.

Cette transversalité des vulnérabilités s'applique non seulement aux catégories des femmes parmi les populations les plus discriminées, mais aussi à toutes les femmes, explique Hema Sibi dans Last Girl First.

ÊTRE JEUNE

Partout, les mineures sont des cibles de choix pour les proxénètes. Ils recherchent parfois la virginité – au Mexique certains gangs exploitent spécifiquement les filles vierges pour des « clients » prêts à payer plus cher... parfois simplement la jeunesse, qui rend plus facile l'emprise.

Les enfants placés sont partout des « cibles de choix ». Ainsi, à New York, 80 % des victimes mineures seraient des enfants placés.

« Les exploiters ciblent stratégiquement les jeunes vulnérables, en particulier les enfants placés, car ils et elles sont plus faciles à manipuler, en raison de leur histoire de violences subies, traumatismes et négligences, et de leur peu d'accès aux besoins primaires : abri, vêtement, affection, souvent les trafiquants remplissent les vides dans les vies de ces enfants. Ils savent où sont les foyers, et y guettent leurs cibles, dans un but de recrutement » National Center For Youth Law.

Dans le même ordre d'idée, ceux qu'on appelle improprement les « loverboys », des conjoints proxénètes, s'emploient, par la gentillesse feinte, la douceur initiale et la générosité temporaire à gagner la confiance des jeunes filles, avant de les amener à la prostitution, puis de les y maintenir par le chantage affectif, l'intimidation et la violence.

Les étudiantes se retrouvent souvent devant une difficulté liée à la nécessité de travailler en même temps qu'elles font leur études. Les exploiters et les proxénètes ne s'y sont pas trompés en inventant le principe du « Sugar Daddy », un homme plus âgé, un « père » qui les finance... en extorquant du sexe. Cela existe par exemple au Japon, à travers le

« JK business », très répandu, fondé sur la fétichisation des lycéennes.

ÊTRE PAUVRE

Pauvreté et prostitution sont intrinsèquement liées, c'est une banalité de le dire. Mais ce qui l'est moins, c'est de constater, comme le fait le rapport Last Girl First, que ce n'est pas seulement la pauvreté qui crée la prostitution, mais aussi elle qui maintient dans la prostitution.

Loin de toute idée « d'argent facile ». On ne devient pas riche avec la prostitution, à moins d'être du côté de l'exploiteur.

Dans une étude à San Francisco, sur 200 femmes concernées, 90 % se déclaraient très pauvres ou « survivant à peine ». Lorsqu'on leur demandait pourquoi elles y étaient entrées, la même proportion répondait : « besoin d'argent » ou « faim ».

Rosen Hicher, survivante française, raconte dans le témoignage que nous avons publié dans le numéro 144 de Prostitution et Société : « je devais rester dans la prostitution trois semaines. Après 22 ans, j'y étais toujours. Et j'avais toujours les mêmes problèmes financiers. Une chose est sûre, on finit ruinée ».

Absence de ressources, endettement, difficulté d'accès aux besoins primaires, manque d'accès à des emplois correctement rémunérés, sans tous ces facteurs qui touchent les femmes de façon systématiquement plus importante que les hommes, les acheteurs de sexe ne trouveraient pas de femmes contraintes de « consentir » à des actes sexuels tarifés qu'elles ne désirent pas, souligne le rapport.

Par ailleurs, les clients proxénètes utilisent le besoin d'argent des femmes pour imposer des actes sexuels sans préservatif. En position de pouvoir, ils paient entre 66 et 79 % moins cher une femme insistant pour le préservatif.

.../...

Pour la plupart des femmes en situation de prostitution, moi comprise, la prostitution n'est pas un choix libre mais le choix que certaines d'entre nous ont dû faire parce que les circonstances – celles-ci peuvent varier- et pour moi, c'était la pauvreté et avoir vu ma mère en situation de prostitution. (...) Elle est morte sans rien. A cause de cela mes frères et sœurs et moi n'avons pas pu finir l'école et notre mère nous a laissées sans abri. Ce n'est définitivement pas un avenir qu'on peut proposer à nos filles ».

Nkowandas, survivante de la prostitution sud-africaine



Dans la prostitution, les proxénètes eux-mêmes ont tout intérêt à ce que les femmes ne puissent sortir de la pauvreté. Cela les maintient sous leur emprise.

En Mongolie, les « fuel girls » sont les femmes prostituées locales (filles de l'essence) : dans une ville minière particulièrement pauvre, les proxénètes paient les filles en jerricans d'essence... En Australie, elles sont parfois payées en cigarettes, bière ou vêtements pour les enfants.

LE SANS ABRISME

C'est un des moteurs du système proxénète : la nécessité d'avoir un toit sur la tête. Prostitution et hébergement sont étroitement liés, explique la sociologue américaine Melissa Farley. Sur 854 personnes prostituées interrogées dans une de ses études, le lien entre les deux est présent dans 75 % des cas.

Le chantage à l'hébergement est aussi une arme des proxénètes. Au Royaume-Uni, 28 % des femmes sans abri auraient été forcées à la prostitution en échange d'un lit pour dormir. Avec l'afflux de réfugiées ukrainiennes, les propositions de la sorte ont été signalées aux frontières en 2022 (voir page 9).

ÊTRE OU AVOIR ÉTÉ VICTIME DE VIOLENCES

La violence sexuelle antérieure à la prostitution est omniprésente parmi les victimes. Dans l'étude Silbert and Pines de 1981, 2/3 des femmes interviewées indiquaient avoir subi des violences sexuelles préalablement à la prostitution. Dans la récente étude de l'observatoire des violences de Seine-Saint-Denis, sur 101 victimes mineures identifiées, 100 avaient été victimes d'agression sexuelle ou de viol auparavant.

Comme le disait Andrea Dworkin, « l'inceste est un camp d'entraînement pour la prostitution ». La survivante Rachel

Lloyd, l'analyse ainsi : « les enfants qui ont été victimes de violences sexuelles, développent souvent des traits profondément ancrés qui impactent leur sens de soi. Ma valeur, c'est ma sexualité. Je suis sale et honteuse. Je n'ai aucun droit à mes limites corporelles ».

ORIENTATION SEXUELLE ET IDENTITÉ DE GENRE

Selon une étude de 2004 en Nouvelle-Zélande, où les Maoris sont surreprésentées dans la prostitution, 40 % des victimes du système proxénète s'identifieraient comme « trans ». En Thaïlande, 10 000 femmes trans au moins sont prostituées dans la capitale, Bangkok.

Par ailleurs l'homophobie au sein des familles fait que de jeunes adolescents gays sont jetés à la rue, et souvent poussés à la prostitution.

En Inde, les hijras, décrites comme un « troisième genre », sont vouées à la prostitution via un mouvement sectaire.

Par ailleurs, de plus en plus de personnes trans se retrouvent prises dans

le mécanisme de la dette : des proxénètes et trafiquants leur promettent de les aider à transitionner, et créent avec elles un lien de dépendance financière qui les contraint à la prostitution.

LES ADDICTIONS

Le rapport explore également le rôle des addictions aux drogues, qui sont tout autant un facteur d'entrée dans la prostitution (notamment chez les peuples autochtones où l'alcool fait des ravages et déstructure la société), qu'un facteur de maintien dans le système, (dette, besoin d'argent pour payer la drogue) et un moyen d'y survivre (dissociation traumatique qui aide à « survivre aux journées de prostitution »).



Présentation de Last Girl First à New York en mars 2022.

« Pourquoi j'achète du sexe ?

Les femmes me tapent souvent sur les nerfs, elles me stressent quand on n'a pas beaucoup de temps pour elles. J'ai envie de baiser, je viens ici-et je pars. C'est tout. L'éjaculation faciale coûte 50 euros (...) dans l'acte de payer pour du sexe il y a quelque chose... d'une certaine façon ça donne du pouvoir. Tu possèdes la femme. Et tu peux faire ce que tu veux avec ».

Christian, 23 ans, proxénète en Allemagne.



UN SYSTÈME D'OPPRESSIONS CROISÉES : RACISME, SEXISME, COLONIALISME, CLASSES...

Au-delà de ces vulnérabilités, les principales formes de domination existantes dans l'humanité aggravent la situation des femmes dans la prostitution. La seconde partie de l'étude Last Girl First les analyse en détail.

LA PROSTITUTION, ISSUE DU PATRIARCAT

Le système de la prostitution est fondé sur une inégalité profonde entre femmes et hommes : celles-ci sont l'immense majorité des victimes (85 à 90 %), et les auteurs, les prostitué·e·s, sont quasi exclusivement des hommes.

L'étude rappelle que *« la demande masculine pour des actes sexuels tarifés avec les femmes est la seule raison d'être de la prostitution des femmes et des filles et de la traite à des fins d'exploitation sexuelle. »*

En outre, *« la prostitution est issue d'une longue tradition patriarcale de volonté de contrôler et d'accéder au corps des femmes par les hommes parmi le droit du seigneur, le viol, le viol conjugal, le harcèlement sexuel, etc. »*, explique Hema Sibi.

Exaltation de la virilité toxique et d'une vision de la sexualité exclusivement vue par le prisme du « soulagement du désir masculin », la prostitution s'inscrit donc dans le continuum des violences faites aux femmes, en étant une violence en soi, comme le rappelle Rachel Moran : *« Quand les gens me posent des questions sur la violence dans la prostitution, je crois qu'ils sont à côté du vrai enjeu. Ce que ne comprennent pas ces personnes c'est le fait que l'acte lui-même est violent. Que même l'homme le plus gentil qui ait touché mon corps était violent »*.

L'étude insiste ensuite sur le rôle du marché : en plaçant le corps humain dans son champ, le système renforce l'objectification des femmes. En Allemagne, d'après Helmut Sporer, ex-policier à la Brigade Criminelle d'Augsbourg : *« les bordels se tournent de plus en plus vers les femmes qui font une taille 34 ou 38 du fait de la large demande des "clients" prostitué·e·s pour ces dernières »*.

Les commentaires des prostitué·e·s sur les sites « marchands » de « prestations sexuelles » de femmes, sont sans appel sur cette objectification, comme l'a montré notre dossier consacré au « client » prostitué·e·s (PS n° 211 et 212).

UN SYSTÈME RACISTE

Les femmes « racisées » (à qui on accole, de par leur apparence et leur appartenance à une communauté, des stéréotypes racistes), sont souvent issues de milieux marginalisés, et donc plus vulnérables à la prostitution. Mais ce n'est pas la seule raison de leur surreprésentation dans le système. À cela, s'ajoute leur fétichisation par les hommes dans des stéréotypes sexuels à caractère raciste. Asiatiques, Noires, migrantes, autochtones, leur fétichisation par les « clients » prostitué·e·s entraîne

une déshumanisation qui peut s'effectuer au travers de son animalisation et du déni des caractéristiques humaines intrinsèques de la femme.

C'est particulièrement vrai pour les femmes asiatiques, que les « clients » prostitué·e·s voient comme « soumises », perpétuant ainsi les stéréotypes coloniaux. D'après Suzanne Jay, de l'Asian Women For Equality au Canada, *« la prostitution rend le racisme sexy. Les hommes sont autorisés à fantasmer sur ce sujet. (...) Ils paient pour une expérience de racisme qui renforce leur supériorité et diminue la femme entre leurs mains »*.

Les Afro-américaines sont beaucoup plus vulnérables au système prostitué·e·s pour toutes les raisons indiquées en première partie. Mais ce que souligne aussi une étude du centre sur la pauvreté et l'inégalité de Georgetown, c'est qu'elles subissent les stéréotypes racistes imposés par le passé esclavagiste des États-Unis. Ainsi, entre leurs 5 et 14 ans, elles sont *« perçues comme moins innocentes que leurs paires blanches. Elles sont perçues comme ayant moins besoin d'affection, de protection, de soutien, de réconfort. Elles sont vues comme plus indépendantes, ayant une meilleure connaissance des sujets d'adulte et du sexe que les filles blanches »*. Alors que ce sont des fillettes !

Même situation pour les femmes autochtones du Canada. D'après Diane Redsky, (Ma Mawi Wi Chi Itata Center de Winnipeg), la colonisation est encore en vigueur. *« Il existe des stéréotypes très dangereux ancrés dans le racisme, le sexisme et le classisme sur les femmes et les filles autochtones selon lesquels elles "aiment la violence", sont "stupides", "ne diront rien" »*. (...)

Les femmes autochtones, racisées, migrantes, sont victimes d'un « racisme sexualisé », justifiant dans l'imaginaire collectif leur exploitation dans la prostitution. Comme l'explique Ally-Marie Diamond, survivante néo-zélandaise et fondatrice de Wahine Toa Rising : *« il y a une sorte de "whorearchy", qui se produit, c'est ainsi que je l'appelle. Vous avez les filles blanches, blondes aux yeux bleus qui sont payées différemment parce qu'elles sont très peu nombreuses. On s'occupe mieux d'elles, elles sont plus respectées »*.

UNE ARME DE DOMINATION ET D'HUMILIATION COLONIALE

Last Girl First révèle l'ampleur du rôle du colonialisme dans la construction des structures mentales, politiques et économiques qui ont rendu possible un système prostitué·e·s.../...

tionnel mondialisé. Les corps des femmes sont un champ de bataille.

Ainsi, l'Australienne Diane Redsky explique : « *dans certains territoires comme le mien, les sociétés étaient matriarcales et les femmes décidaient de tout, organisaient la façon dont le travail était fait* ». Les colons en arrivant ont refusé de négocier avec les femmes et ont bouleversé l'ensemble de l'organisation sociale, ce qui a transformé l'attitude des hommes. En Australie, la prostitution n'existait pas dans les cultures aborigènes avant la colonisation. Chez les natifs et natives d'Hawaï, le terme même de prostitution n'existait pas.

Avec la colonisation, on assiste à un « génocide de la culture » explique Hema Sibi. « *En faisant démonstration de leur puissance militaire et imposant par la force le système capitaliste, la religion catholique et leurs mœurs, les colons ont détruit les structures communautaires et familiales des peuples autochtones. Par le biais de politiques génocidaires, ces derniers ont créé des systèmes racistes et discriminants qui ont encore aujourd'hui des conséquences graves sur la vie des peuples autochtones* ».

Arme de destruction des structures sociétales et familiales, la violence sexuelle généralisée a également été utilisée. Les viols et l'exploitation sexuelle des femmes autochtones en Amérique du Nord ont été systématisés.

En sus, l'accaparement des terres ancestrales autochtones par les envahisseurs a engendré des déplacements forcés vers des zones urbaines hostiles à leur mode de vie... accroissant considérablement l'exposition des femmes au système prostitueur.

Des communautés, parfois anciennes, ont été privées de leurs moyens de subsistance traditionnels, faisant parfois de la prostitution des femmes et des filles la dernière et la seule ressource de villages entiers.

LE RÉGLEMENTARISME AU SERVICE DE L'ORDRE COLONIAL

Prenons deux exemples en Asie. En Corée du Sud, occupée par l'armée japonaise en 1910, les Japonais réglementent la prostitution, sous surveillance policière. Privées de toute liberté de circulation, sous dépendance des patrons de bordels, les esclaves sexuelles ne peuvent sortir de ce système

qui atteindra son paroxysme pendant la Seconde Guerre mondiale. Près d'un million de Coréennes en sont victimes.

Plus tard, à l'arrivée des soldats américains, au lieu d'être fermés, les bordels ont été « reconvertis » pour les « besoins » des GI. Les victimes ont été soumises à des contrôles sanitaires stricts et inhumains : « *Les femmes subissent des injections de pénicilline et autres antibiotiques à une telle fréquence que leurs bras gonflent et que certaines décèdent des suites d'overdoses* ».

Autre victime de la présence militaire états-unienne, la Thaïlande où arrivent 70 000 soldats en 1966. En accord avec le gouvernement national, des zones « repos et divertissement » sont créées, qui suscitent le développement d'une immense industrie du sexe dans le pays...

La réglementation de la prostitution a également servi le colon britannique ou français en Inde et au Maghreb. Dans les zones militarisées, la prostitution des femmes autochtones a été organisée à travers l'instauration de bordels militaires.

NI LES FEMMES, NI LA TERRE

L'impérialisme économique a souvent remplacé le colonialisme tel qu'on le connaissait, avec par exemple le mal nommé « tourisme sexuel ». « *Au début des années 1990, plusieurs millions de touristes d'Europe et des États-Unis se rendaient chaque année en Thaïlande, un grand nombre spécifiquement pour son industrie du sexe. Ainsi, une étude a montré que 65 % des touristes étaient des "hommes célibataires"* ».

Autre forme d'impérialisme, en Amérique latine en particulier, à travers l'industrie extractive. « *La Commission interaméricaine des droits de l'homme évoque qu'à l'heure actuelle, les territoires les plus touchés par les activités d'extraction minière ou d'agroforesterie, sont pour la plupart ceux historiquement occupés par les peuples autochtones* ». (...)

Hema Sibi explique : « *Qualifié de supermacho colonisateur, le système extractiviste est un système dans lequel les femmes les plus pauvres du sud global sont transformées en "corps territoires", exploitées sexuellement dans des zones géographiques de consommation. Ce système considère les femmes les plus pauvres comme des "biens sacrificiables" pour la consommation capitaliste, à la manière des ressources naturelles* ».

Il y a des attaques contre les femmes et les filles depuis la période de « contact », qui se poursuivent aujourd'hui. Il existe une loi dans notre pays, la loi sur les Indiens, datant de la colonisation, qui considère que les femmes et les filles autochtones sont « moins que des êtres humains ». Lorsqu'une société voit les femmes et les filles autochtones comme des « moins que », elles deviennent des cibles et on peut leur faire ce qu'on veut ».

Diane Redsky, directrice exécutive de Ma Mawi Wi Chi Itata Center



On comprend ici toute la portée du slogan féministe sud-américain « Ni les femmes, ni la terre ».

Enfin, la guerre et la militarisation entraînent toujours leur lot d'exploitation sexuelle des femmes. L'étude reprend l'exemple du conflit colombien. En 2016, parmi les millions de victimes du conflit, 3,9 millions sont des femmes. Une des armes de contrôle les plus puissantes des groupes armés a été celle de la gestion de la prostitution dans les territoires de conflit.

LA DOMINATION DE CLASSE

Le constat est universel. Si elle est rarement la seule cause de l'entrée en prostitution, l'appartenance à une classe pauvre est un facteur transversal de l'entrée et du maintien dans le système. La contrainte économique s'ajoute le plus souvent à la contrainte physique ou psychologique dans l'acceptation de l'acte prostitutionnel. Dans ce contexte, la vision ultralibérale d'une liberté des femmes de vendre leur corps en échange d'une rémunération « *fait fi du fait que cette liberté en système capitaliste est toujours celle des classes dominantes* », souligne l'étude. « *Si la prostitution relevait du libre choix des individus, alors les personnes qui sont dedans ne seraient pas systématiquement issues des communautés les plus marginalisées, rendues vulnérables par le manque de ressources* ».

Aujourd'hui malheureusement, la façon dont le système ultralibéral utilise l'idéologie du « travail du sexe », le mythe de la femme prostituée entrepreneure, indépendante, « empouvoirée », est inquiétante. Car il s'assure ainsi la pérennité du marché, alors même qu'un discours féministe et contre les violences sexuelles se développe.

Quant au modèle de « légalisation de la prostitution », notamment à l'œuvre en Allemagne, aux Pays-Bas ou en Nouvelle-Zélande, il exprime la victoire du libéralisme économique sur les droits des femmes les plus marginalisées.

« *En balayant l'existence de l'ensemble des facteurs structurels qui mettent à mal l'idéologie du choix, le modèle réglementariste*

donne priorité à l'ordre marchand, au détriment de la condition des femmes et des filles. S'inscrivant dans le laisser-faire total du libéralisme économique, la légalisation de la prostitution cherche par tous les moyens à éviter l'édiction de lois visant à entraver "son essor économique et sa capacité de recruter une main d'œuvre essentiellement féminine répondant à des exigences inégalées de flexibilité et de rentabilité" », note l'étude. On ne peut mieux dire.

LES DERNIÈRES SERONT LES PREMIÈRES

« *Je sais juste que toutes les last girls seront premières, lorsqu'on aura mis fin à la prostitution* ». Jackie Lynn

Comment faire pour contrer ces oppressions imbriquées, quand le patriarcat, l'obscurantisme religieux, l'ultracapitalisme s'allient si bien au détriment des filles et des femmes ? Sans surprise, les pistes avancées par « Last Girl First » sont celles que mettent en avant les survivantes et les abolitionnistes à travers le monde.

De même qu'il faut renverser la donne pour faire passer les intérêts de « la dernière fille » au premier plan, il faut renverser les priorités politiques et les regards : voir les femmes comme des êtres humains à part entière, dépenaliser les victimes, dire la vérité sur un système dans lequel les puissants, en premier lieu les hommes « clients », sont ceux qui ont le pouvoir.

Aujourd'hui, la seule solution pour y arriver est l'abolition. Il faut lever la pénalisation des victimes et leur offrir des aides y compris des soins psychologiques. Il faut responsabiliser les prostitueurs et affirmer avec force qu'on n'achète pas un être humain pour du sexe.

Il faut prévenir le développement de la prostitution en abolissant les schémas de vulnérabilité qui le nourrissent. Enfin, il faut non seulement un modèle abolitionniste, mais des politiques d'égalité de sexe, de « race », de classe, sans lesquelles certaines catégories, toujours en premier lieu femmes et filles, seront toujours sacrifiées. ●



L'ABOLITION DE LA PROSTITUTION COLONIALE

Last Girl First est sans appel : lorsqu'on regarde l'histoire des peuples, on ne peut que constater que la lutte contre la prostitution est un fer de lance de la lutte décoloniale. Ainsi, Thomas Sankara, leader anti-impérialiste du Burkina Faso, affirmait de manière radicale le lien entre émancipation des femmes et lutte pour la libération de l'Afrique. Dès 1986, il dénonçait le système prostitueur : « *Notre point de vue est que la prostitution n'est qu'un produit des injustices sociales et de la philosophie d'exploitation qui conduisent des*

sociétés à la dégénérescence. Oui, pour nous au Burkina Faso, la prostituée n'est qu'une victime innocente des sociétés transformées en jungle où tout est utilisé pour vivre, parfois pour simplement survivre ».

Par ailleurs, en Algérie, la fermeture symbolique des maisons closes au lendemain de l'indépendance, comme dans de nombreux pays, a marqué l'avènement de l'ère post-coloniale. Dans les années 1920 déjà, des féministes libanaises et syriennes exprimaient leur rejet ferme de la prostitution dans des résolutions lors de plusieurs congrès à Beyrouth.